

Lénine d'Antoine Ozanam, Denis Rodier et Marie-Pierre Rey

Éric Bouchard

Numéro 262, automne 2017

Révolution russe de 1917 : retentissements et silences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88357ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

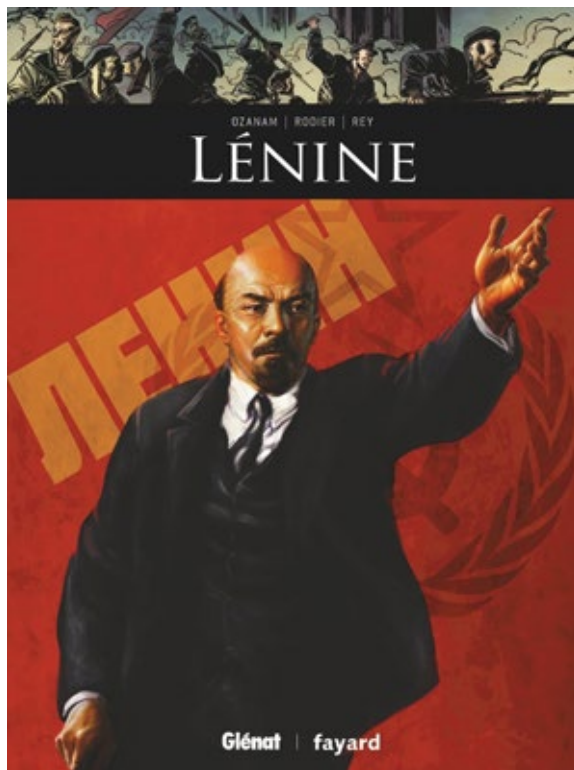
Bouchard, É. (2017). Compte rendu de [*Lénine d'Antoine Ozanam, Denis Rodier et Marie-Pierre Rey*]. *Spirale*, (262), 39–41.

LÉNINE AU FORMOL

PAR ERIC BOUCHARD

LÉNINE

d'Antoine Ozanam,
Denis Rodier et Marie-Pierre Rey
Éditions Glénat et Fayard, 2017, 56 p.



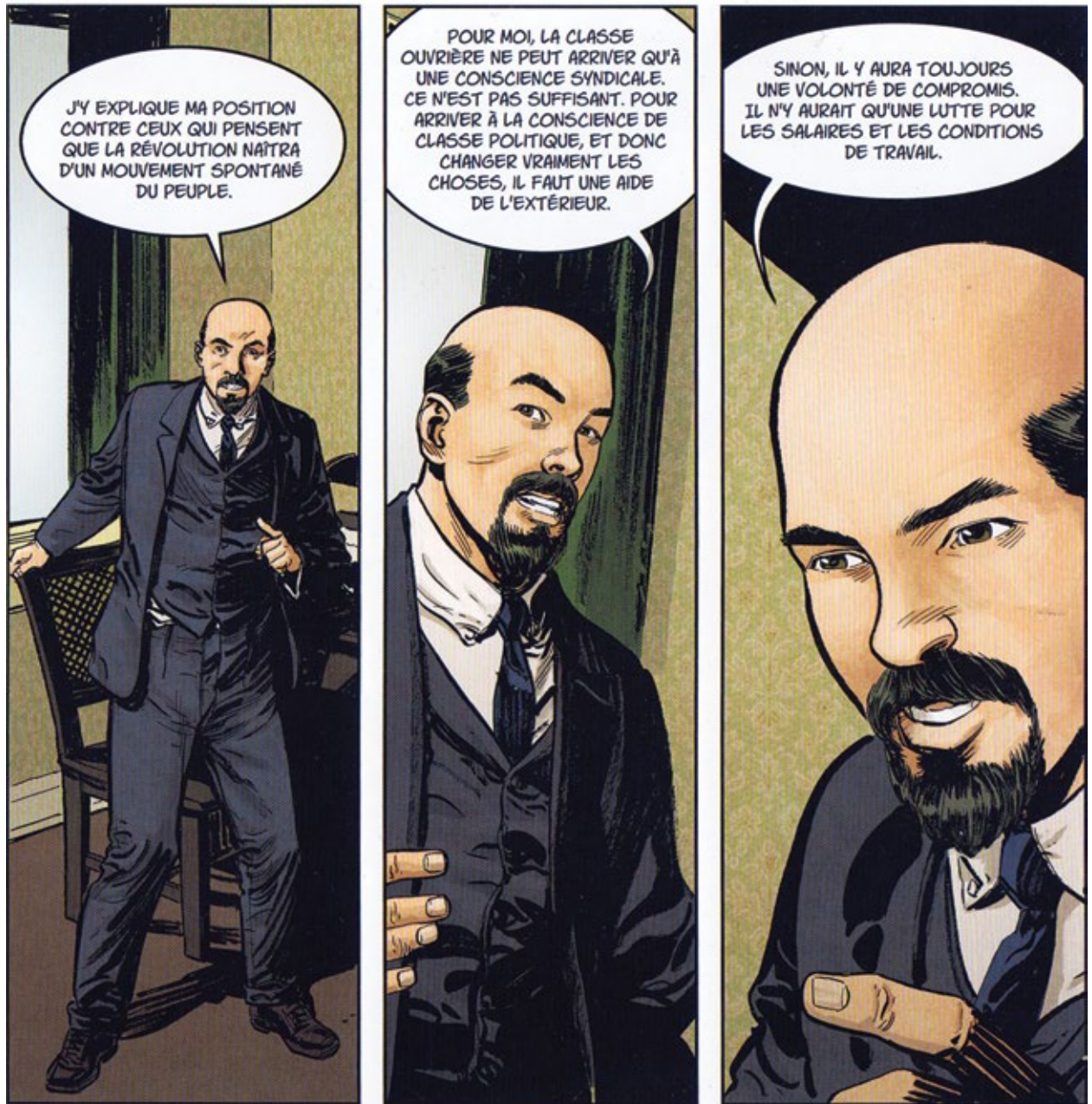
Le centenaire de la révolution russe a suscité la parution d'une panoplie d'ouvrages s'intéressant au parcours de Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, dont une biographie en bande dessinée. Il faut dire que les récits de vie en images ont le vent dans les voiles depuis quelques années, dans un contexte où de plus en plus d'éditeurs s'intéressent au caractère attractif de ce médium réputé grand public. Cependant, force est de constater que la bande dessinée est encore victime de cette idée reçue selon laquelle, du simple fait de sa nature visuelle, elle permettrait d'«instruire en amusant». En effet, on sent malheureusement davantage, dans cette biographie, un intérêt commercial (vendre l'image de l'homme) qu'un désir de représentation d'un discours. Celui qui veut s'initier aux idées politiques de Lénine ne cachera pas sa déception de se retrouver devant

un récit en éphémérides présentant plutôt l'ancien chef d'État comme une espèce de figurant dans sa propre histoire.

Cet album est publié dans une collection qui se présente sous les meilleurs auspices, fruit des énergies de deux éditeurs ayant puisé une bonne partie de leurs catalogues respectifs au sein du champ historique : la vénérable mais généraliste maison Fayard, associée à l'expertise de Glénat, éditeur connu entre autres pour son increvable collection «Vécu», dont les nombreuses séries hantent les bacs des librairies spécialisées en bandes dessinées depuis les années 1980. Leur projet commun : une collection de bandes dessinées didactiques baptisée «Ils ont fait l'Histoire», au sein de laquelle sont déclinés les parcours de vie des Vercingétorix, Charlemagne, Louis XIV et autres Napoléon. Depuis l'inauguration de la collection, en 2014, c'est plus d'une vingtaine de biographies qui sont déjà parues. Bref, l'entreprise a l'air d'être une valeur sûre.

Pour ce portrait de Lénine, les services du dessinateur québécois Denis Rodier ont été adjoints au tandem formé par Antoine Ozanam (scénariste maison du défunt label KSTR de Casterman) et, caution universitaire, Marie-Pierre Rey, professeure d'histoire russe et soviétique à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Connu pour avoir œuvré, dans les années 1990, comme encreur pour le marché de la bande dessinée de superhéros américaine, principalement chez DC Comics (il a notamment fait partie de l'équipe de *The Death of Superman*), Rodier, né à Nominique en 1963, travaille depuis une dizaine d'années avec des scénaristes français *mainstream* comme Éric Corbeyran ou Jean-Luc Istin (pour les séries *L'ordre des dragons* et *L'apogée des dragons*), pour ne citer que les plus connus. Toutefois, si le choix d'associer Ozanam et Rodier peut d'emblée surprendre, le style réaliste du dessinateur, fort de sa polyvalence, ne dépare pas cette biographie historique.





Une intimité de surface

Côté scénario, c'est bien plus à l'itinéraire intime de Vladimir Ilitch Oulianov qu'à une leçon d'histoire que nous convie cette bande dessinée. À cet effet, il est révélateur que l'ouverture du récit mette en scène, dans un moment de vulnérabilité et d'abnégation, la mère de Lénine tentant de convaincre un ministre de révoquer la sanction infligée à son fils, lequel a été exclu de l'université pour avoir participé à des «réunions estudiantines interdites». Si l'accent est d'emblée mis sur le climat répressif de la Russie tsariste, l'incipit témoigne également d'un désir de s'attarder sur le sort individuel d'un garçon sensible. D'ailleurs, la scène suivante présente Lénine dans son intimité : assigné à résidence en province, dans une maison bourgeoise cernée par les neiges hivernales, l'adolescent se résigne à sa solitude. Prostré et muet,

les yeux mi-clos, il s'est réfugié dans ses lectures : Karl Marx et Nikolaï Tchernychevski seront ses nouveaux professeurs.

Saut dans le temps : on retrouve Lénine six ans plus tard, en 1893, alors qu'il a obtenu son diplôme de droit en tant que candidat libre, en raison de son assignation à résidence, et qu'il exerce dans un cabinet de Saint-Pétersbourg. On le retrouve au moment de son premier rendez-vous avec Nadejda Kroupskaïa, une noble désargentée qui enseigne aux plus démunis. Au milieu de la page suivante, autre rupture temporelle : trois ans plus tard, Lénine est en discussion avec sa mère. Après avoir été incarcéré pour la publication d'un journal clandestin, il sera condamné à un exil de trois ans à Chouchenskoïe, en Sibérie, où il espère faire venir Nadejda. Une page plus loin, toujours au milieu de la planche, nouvelle rupture : juillet



1898, on le voit passer un anneau de mariage au doigt de Nadejda. Page suivante, il pêche, assis à ses côtés; l'homme et la femme discutent de leur avenir et du désir de Lénine de lancer un nouveau journal avec Julius Martov.

Deux pages plus loin : Munich, 1^{er} avril 1901. Trois pages plus loin : Londres, 1902. Trois pages encore : Suisse, 1903. Pas de doute : ce Lénine en exil voyage beaucoup; indésirable au pays, il tente de faire rayonner ses idées à l'étranger, bien que les risques liés à leur diffusion exigent de lui une certaine mobilité.

CÔTÉ SCÉNARIO, C'EST BIEN PLUS À L'ITINÉRAIRE INTIME DE VLADIMIR ILITCH OULIANOV QU'À UNE LEÇON D'HISTOIRE QUE NOUS CONVIE CETTE BANDE DESSINÉE.

Cependant, si l'idée que ce «révolutionnaire itinérant» est un homme dont la liberté est menacée est bien évoquée par ces ruptures rapides, après quelques pages seulement on s'est déjà éloignés de ce qui s'annonçait comme l'une des intentions du livre : s'intéresser à l'identité du personnage. Cette dernière n'est finalement jamais réellement explorée : on nous place plutôt devant des faits accomplis, devant les résultats des réflexions de Lénine, plutôt qu'au cœur du cheminement de sa pensée. De ce fait surgit rapidement une autre contradiction : comme le lecteur n'a pas accès à l'intériorité du personnage, mais seulement à une image désincarnée, celui-ci paraît bien peu charismatique, ce qui est plutôt ironique compte tenu de son statut de *leader* adulé.

De même, comme nous sommes dans cet esprit du «résultat», les dialogues s'en ressentent aussi : dépourvus de tout naturel, soit ils ne sont que platement fonctionnels, soit ils apparaissent comme autant de phrases figées, plaquées sur un dessin dont elles auront vite fait de contaminer la nature...

Un réalisme en porte-à-faux

Une des difficultés du dessin dit «réaliste» en bande dessinée est de le mettre au service de la narration; en effet, un dessin qui cherche à imiter la nature verse naturellement dans un certain statisme, de même qu'une photographie propose un *instantané figé* du réel.

Hélas, comme *Lénine* est un récit porté par les dialogues et que la quasi-totalité de l'album montre des discussions, le contraste entre le caractère arrêté des poses des personnages et

leur verbosité présente souvent des décalages malaisés. C'est ce phénomène qu'on retrouvera de manière paroxystique dans les albums de *Blake et Mortimer*, par exemple, où un personnage assène un coup de poing à un autre pendant qu'il déclame une tirade. Cependant, si la série d'Edgar P. Jacobs s'en tire grâce à son charme passéiste et à l'effet esthétisant de la ligne claire, il en va tout autrement avec un graphisme réaliste.

En fait, Vladimir Ilitch Oulianov ne se tait que dans trois scènes : lorsqu'il lit, qu'il rêve ou qu'il écrit, et ce sont par ailleurs sans doute les seules scènes où l'image arrive à livrer un réel discours. Si la scène introspective de la lecture est plutôt bien sentie, la scène du rêve - le souvenir d'une traversée de rivière, en hiver, lors de laquelle Lénine avait failli se noyer - est une séquence d'*action* qui justifie une succession d'*instantanés*. Quant à la scène de l'écriture, en l'occurrence la rédaction de *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* (1916), elle présente son propos par l'évocation d'images-chocs flottantes, diluées dans un réseau de lignes expressionnistes - seul passage où le style s'éloigne du réalisme. Ici, on sent la fougue idéologique d'un homme qui cherche à faire *résonner* ses idées, et on se dit que l'album aurait peut-être gagné en intérêt s'il avait mis davantage en scène le discours même de l'homme plutôt que le dessin inutilement répété d'un personnage en train d'en réciter le résumé...

Cécité éditoriale

Bien sûr, vouloir comprimer la vie d'un personnage historique à l'intérieur d'un standard éditorial industriel de 44 pages est une mission relevant de la gageure. Le parti pris de Glénat - du moins dans cet album, mais tout porte à croire que le reste de la collection est du même tonneau - de présenter une série de jalons historiques flirte malheureusement avec le résumé à la sauce Wikipédia.

Autre symptôme de cet échec à construire dignement une œuvre : la présence, en fin d'ouvrage, d'un «dossier historique», comme un aveu de l'incapacité de la bande dessinée à cerner son sujet... Plus encore, la pertinence, l'abondance et l'efficacité de l'information livrée en quelques pages suggèrent un renversement assez cynique, soit la démonstration que la bande dessinée qui *précède* pourtant le dossier final n'en est finalement que le «supplément illustré». Bien sûr, il s'agit d'un travail de commande; mais, n'en déplaise à ces éditeurs, la bande dessinée «n'amuse ni n'instruit» malheureusement par défaut. ■

